

PIERRE BERTRAND, *La liberté du regard*, Montréal, Liber, 2014,  
122 pages

David Hébert

Volume 8, numéro 3, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71914ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

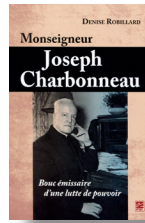
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, D. (2014). Compte rendu de [PIERRE BERTRAND, *La liberté du regard*, Montréal, Liber, 2014, 122 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(3), 6-6.

## CHARBONNEAU...

suite de la page 5



rapport, il vaut la peine d'essayer de comprendre dans quel contexte adverse a dû se forger.

Depuis l'époque de Bourget, la géopolitique vaticane a favorisé l'émergence et la consolidation d'une Église canadienne-irlandaise, non seulement à côté de l'Église canadienne-française, mais très souvent contre elle. Dans les années 1940 et 1950, celle-ci a déjà eu suffisamment d'occasions d'éprouver le fait pour n'avoir aucun doute à ce sujet. Les évêques et archevêques canadiens-français sont minoritaires au pays parmi leurs confrères même si la population catholique est majoritairement canadienne-française. Cela les oblige depuis des décennies à compter sur Rome lorsqu'ils veulent faire passer un message que ne partage pas l'épiscopat canadien-irlandais. Or Rome est généralement fermée à leurs représentations. Pour déloger monseigneur Charbonneau, les évêques québécois savaient qu'ils ne pouvaient faire valoir son antinationalisme; c'est pourquoi ils ont joué la crainte du protestantisme. Seul un tel argument pouvait l'emporter.

Or, les coopératives et les syndicats catholiques, entre autres, sont au fondement des réussites collectives vécues dans les années 1960. Ceux qui s'en sont pris les premiers à leur caractère confessionnel sont les mêmes qui furent les alliés déterminés de la centralisation fédérale dès après la Seconde Guerre mondiale (le père Lévesque par exemple, puis Trudeau, Marchand et d'autres). On ne peut nier qu'à travers la confessionnalité des associations et des institutions, c'est le

**Les évêques et archevêques canadiens-français sont minoritaires au pays parmi leurs confrères même si la population catholique est majoritairement canadienne-française.**

nationalisme des Canadiens français qui était aussi visé. Les ténors de la JEC, de Gérard Pelletier à Jeanne Sauvé, ont été parmi les plus fidèles des trudeauistes; Renaude Lapointe fut nommée sénatrice par Pierre-Elliott Trudeau. C'est ce courant très net que combattaient les clercs nationalistes conservateurs d'avant la Révolution tranquille et dont ils voyaient que Charbonneau était proche. Il aurait fallu que Robillard en fasse au moins mention. Ce n'aurait été que justice pour tout cet épiscopat canadien-français très conservateur certes, mais qui voyait bien que l'enjeu était non seulement la sécularisation de la société, mais la dénationalisation des institutions et associations

majeures du Canada français. Dans les années 1960, lorsque finalement toutes se sont déconfessionnalisées, le danger était passé car l'État québécois était désormais en mesure et désireux d'épauler les mouvements sociaux

nationalistes, ce qui n'était pas le cas auparavant. En ce sens, faut-il le rappeler, l'Église a joué ici un rôle national tant que l'État québécois ne l'a pas fait.

Cela dit, le livre de Denise Robillard apporte un éclaircissement définitif sur les motifs de l'exclusion de monseigneur Charbonneau. Fondé sur une documentation accumulée patiemment, dépouillée rigoureusement, exposée dans le détail, il offre un regard sur l'Église nationale au moment où ce modèle avait fait son temps, certes, mais non sans léguer à la Révolution tranquille plusieurs des outils de son succès. ❖

**LA LIBERTÉ  
DU REGARD**

Pierre Bertrand



Liber

PIERRE BERTRAND

**LA LIBERTÉ DU REGARD**

Montréal, Liber, 2014, 122 pages

Après maintes publications à caractère philosophique, Pierre Bertrand récidive avec *La liberté du regard*. Plusieurs thèmes issus de la pensée occidentale traditionnelle sont abordés, tous en rapport avec la sensibilité du philosophe devant l'étrangeté du monde – sensibilité qui définit la liberté du regard en elle-même. Celle-ci doit, selon Bertrand, s'effectuer en dehors des domaines scientifiques et religieux au profit d'une vision immédiate de la réalité, c'est-à-dire dans le processus de son devenir.

Or, le réel étant «en cours», le philosophe ne peut avoir qu'un savoir partiel de celui-ci. C'est pourquoi Bertrand valorise un certain scepticisme, plus modéré que radical. L'individu a beau vouloir fixer définitivement sa conception du monde, les choses n'en continuent pas moins de changer. D'où ces mots significatifs: «nos savoirs ne sont pas tant faux qu'incomplets». Pourtant, nos limites nous procurent un avantage indéniable: la liberté de créer. Si nous étions parfaits et complets, nous serions condamnés à l'inertie ainsi qu'à la pure contemplation. Nous avons cependant nos lacunes; et, malgré notre tendance à tout vouloir traduire en langage mathématique pour «cristalliser» la réalité, nous sommes libres d'appréhender celle-ci avec étonnement et d'y injecter un grain de nouveauté. Notre corps-esprit – suivant l'expression de Bertrand – cherche en effet à traduire le monde par l'entremise de la création, qu'elle soit artistique, philosophique ou autre.

Bref, tout devient, rien n'est immobile. Voilà pourquoi Bertrand refuse de définir l'être humain uniquement par la raison. Fidèle à Nietzsche sur ce point, il soutient que celle-ci, loin d'être en parfait contrôle de l'individu, est plutôt au service de forces et de motivations sous-jacentes au corps-esprit; ce qui, par exemple, serait à même d'expliquer les horreurs des nazis, dont le mode d'organisation fut tout à fait rationnel. Dans l'orbite du changement s'inscrit également notre perception de la réalité, celle-ci étant pour nous au lieu d'«en soi». Tout est processus, mouvement – et donc création. Bertrand suggère pour cette raison de «dépouiller» la réalité des idées platoniciennes, modèles fixes n'ayant rien à voir avec le devenir des choses.

La liberté du regard doit par ailleurs affronter des terrains plus délicats, le monde étant parfois chaotique dans sa multiplicité. Comment

laisser être les choses telles qu'elles sont sans succomber à leur lourdeur? «Comment demeurer sensible au chaos de l'époque [...] sans devenir amer ou désabusé»? Rien de ce qui est humain n'est étranger au philosophe-artiste. Il doit affronter les vicissitudes de la vie dans leur nudité tout en assumant la détresse ambiante. Et de la souffrance, il y en a en abondance. Une telle affirmation n'est-elle pas paradoxale alors que tout un chacun brandit le guignol du bonheur? Le principe du plaisir règne, affirme Bertrand; et pourtant, derrière l'esprit de troupeau, ce sont des individus qui souffrent, seuls, avec leur singularité qu'ils se cachent généralement à eux-mêmes.

Avec *La liberté du regard*, Pierre Bertrand nous livre en somme une pensée d'autant plus crue qu'elle se veut lucide – tragiquement lucide. À travers une plume accessible, il offre au lecteur une pensée cohérente, bien structurée dans l'ensemble. Il aurait toutefois gagné à citer ses sources, à être plus rigoureux d'un point de vue méthodologique, à faire explicitement référence aux penseurs qui l'ont inspiré. C'est qu'on y flaire du Nietzsche, du Merleau-Ponty, voire du Bergson – mais leurs idées et leurs concepts sont lancés en l'air comme s'ils surgissaient de nulle part. Le lecteur commun pourrait s'y perdre, et le philosophe aura tendance à jouer les «démystificateurs». Il n'en demeure pas moins que *La liberté du regard*, en plus d'être joliment écrit, est porteur d'une pensée digne de notre époque.

David Hébert

Doctorant au département de philosophie, UQAM